

TRAFAVGAR

On vient de lancer à Cherbourg un vaisseau auquel on a donné le nom du contre-amiral Magon, si héroïquement tué à la bataille de Trafalgar : on lira donc avec plaisir le récit suivant de ce combat ; récit des plus mouvementés et des plus intéressants.

Non loin de Cadix, sur le champ de bataille de l'Océan, l'Angleterre et la France se sont rencontrées, par une belle matinée d'octobre de l'année 1805.

La victoire impériale couvrait l'Europe de ses ailes ; Napoléon marchait sur Vienne, et mettait en action le poème de bronze, que la spirale de la Colonne devait garder éternellement.

Quand on joue sur deux chances, il faut s'attendre à perdre sur l'une des deux.

Le vent de terre est toujours propice à la France, le vent de mer est anglais.

Ce jour-là, il soufflait, comme un ami, dans les voiles de Nelson.

La flotte anglaise, disposée en angle aigu, s'avancait en bon ordre, pour couper la ligne de Villeneuve, dans les eaux du *Bucentaure*, vaisseau-amiral français. Le *Victory*, monté par Nelson, formait la pointe de l'angle, et laissait tomber, du haut de sa vigie, cette proclamation sublime : *l'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir.—England expects every man to do his duty.*

C'était un de ces jours où l'on sent qu'il est doux de vivre. La brise qui soufflait des jardins de Cadix et des collines andalouses embaumait l'horizon maritime ; les petites vagues de l'Océan roulaient des paillettes de soleil ; les regards contemplaient le plus émouvant des spectacles, le ciel d'Espagne fondant son azur avec l'azur du ciel africain, sous le dôme de l'infini.

Nelson, le duc de Bronte, comblé de toutes les faveurs de la fortune et de la gloire ; Nelson, le sensuel épicurien de Villa-Reale, le langoureux sybarite napolitain, se tenait debout sur la dunette du *Victory* en élévant le dandysme anglais jusqu'à l'hyperbole de l'héroïsme ; il dominait son armée, et voulait être l'éclatant point de mire de l'ennemi, avec tous les insignes de son grade, qui étincelaient au soleil, et le faisaient reconnaître de tous les artilleurs des batteries et des adroits tirailleurs des huniers. A ceux qui le priaient de ne pas s'exposer ainsi, il répondait : " Chaque homme fera son devoir si je fais le mien."

Autour des soixante vaisseaux, qui formaient un archipel flottant, semé de mâts, on n'entendait encore que le bruit des proies de cuivre ouvrant des sillons sur l'Océan, comme les charrees de la mort.

Tout à coup, le ciel serein sembla prêter l'arsenal de ses tonnerres à l'Océan, et la mer trembla et se b'anchit d'écume, comme le jour qui vit séparer les montagnes d'Abyla et de Calpé dans une insurrection de volcans.

Les batteries du *Victory*, du *Bucentaure* et du *Redoutable*, avaient fait feu de tous leurs canons.

A bord du *Bucentaure*, les grappins d'abordage étaient tendus vers le *Victory* ; toutes les mains brandissaient la hache. " Enfants, crie Villeneuve, je vais jeter notre aigle à bord de l'Anglais, et nous jurons d'aller le reprendre. — Nous le jurons, répondit l'équipage : vive l'Empereur ! "

Le *Victory* tourna sur sa quille, fit feu de babord et de tribord, évita l'abordage, et vint manœuvrer dans les eaux du *Redoutable*, commandé par l'intrépide Lucas.

Les Anglais appellent un vaisseau *un homme de guerre, man of war*, et ils ont raison : une âme, une volonté, une pensée, font mouvoir ce grand corps de bois et de métal, et animent ce géant des mers. La vigie du *Victory* ordonna donc à chaque homme de guerre de s'attaquer corps à corps avec un ennemi, sans compter le nombre de ses canons.

Et, sur toute la ligne, le combat devint général. Alors, dans le nuage de fumée qui couvrit les deux flottes, Dieu seul a vu tout l'héroïsme que les marins ont dépen-

sé pour la gloire de leur nation, et sans profit pour eux.

Les gabiers du *Redoutable* attendaient Nelson, et lorsque l'amiral anglais vint côtoyer les bastingages du capitaine Lucas, les balles tombèrent des hunes, et la mieux conduite renversa sur son banc de quart l'illustre vainqueur d'Aboukir et le plus grand de tous les hommes qui aient honoré la profession de marin. Une once de plomb défait tout cela.

L'armée anglaise ignorait cette mort, et l'amiral Collingwood prit le commandement à bord du *Victory*.

Trente duels de vaisseaux continuaient la bataille et la poussaient jusqu'à la furie de l'extermination : les sabords heurtaient les sabords en échangeant leurs trésors de mitraille, les mats s'écroulaient comme des arbres frappés de la foudre ; les canonniers s'insultaient comme des voisins et se battaient à coup de refouloir quand la provision de fer leur manquait ; chaque pont était un champ de bataille, pris et repris, où les pieds glissaient dans le sang, où les marins, renversés sur les cadavres, luttaient jusqu'au dernier souffle devant leur drapeau cloué au cabestan. La mer, si joyeuse le matin était hideuse à voir ; elle roulaient d'horribles épaves dans une écume rouge, elle engloutissait les blessés et les rejetait cadavres à sa surface ; elle charriit des tronçons de mâts, des lambeaux de poulinaires dorées, des balcons de gaillards d'arrière, des vergues chargées de voiles, des chaloupes trouées par les boulets, et les nageurs, accrochés à ces débris, Anglais et Français, tombés des vaisseaux, continuaient la bataille en se faisant une arme de toutes les épaves qui flottaient sur l'Océan.

La part de l'histoire est à peu près faite ; il faut songer maintenant à l'intérêt spécial de notre récit.

Le *Bucentaure* était une ruine et un charnier ; l'équipage se comptait par ses cadavres étendus sur un fleuve de sang. Les trois mâts avaient disparu dans la tempête ; les canonniers expiraient à côté de leurs pièces éteintes. Un petit nombre de survivants erraient comme des ombres. Deux amis, appuyés sur le bastingage, regardaient la mer en pleurant, comme s'ils eussent connu les vers de Virgile : *pontum uspectubant flentes.* L'un était le garde-aigle Donnadieu ; l'autre, un jeune échappé des pontons de Portsmouth, un volontaire, natif de Toulon, nommé Tonin.

Ils causaient tous deux en provençal, et aucune langue ne pourrait traduire l'élegie qu'ils fredonnaient à voix basse pour ne pas être entendus de l'amiral.

Malheureux Villeneuve ! il était assis sur l'escalier de la dunette, et il attendait Collingwood ! La mort n'avait pas voulu de lui ; son âme seule était blessée et sans espoir de guérison. Aucune faute ne pouvait lui être reprochée ; il perdait la journée de Trafalgar, d'abord par la suprême et mystérieuse loi de la fatalité, ensuite, à cause de l'héroïque inexpérience des officiers subalternes et du mauvais état de ses vaisseaux.

— C'est égal, dit Donnadieu à Tonin, ils n'auront pas l'aigle ; je l'ai attachée à un boulet de trente-six, et mon trésor est au fond de la mer.

— Si ces darnagars d'Anglais croient que je vais rentrer sur les pontons, dit Tonin, ils sont un peu trop Anglais dans leur idée...

— Eh ! bien, que feras-tu ? dit Donnadieu.

— Oh ! une chose toute simple. Je vais allumer ma dernière pipe, et je vais la fumer sur les graines d'oignon de la Sainte-Barbe. J'attends l'amiral... Col... l'amiral Chose ; ils ont tous des noms qui ne sont pas chrétiens, ces diables d'Anglais...

— L'amiral Collingwood, dit Donnadieu.

— Merci, camarade ; j'attends l'amiral Collinchose, et je le fais partir avec nous pour l'éternité.

En ce moment, un fracas épouvantable remplit l'horizon et fit tressaillir les plus braves : c'était le glorieux suicide du vaisseau *l'Achille* ; il venait de sauter en

voilant le soleil d'un nuage de débris, qui retombèrent sur la mer comme une pluie d'aérolithes. On entendit un long applaudissement sur toute la ligne des vaisseaux invalides, presque tous démâtés, rasés comme des pontons, et ne pouvant imiter *l'Achille* ; car ils avaient épuisé leurs munitions.

Tonin chargea sa pipe, battit le briquet, mit l'amadou sur le tabac, fit le signe de la croix, et marcha vers l'écouille.

— Où vas-tu, enfant ? lui dit Donnadieu ; crois-tu donc que l'amiral n'aurait pas fait la chose avant toi, s'il restait cinquante livres de poudre dans notre sainte-barbe ?

Cette raison arrêta Tonin. Il jeta sa pipe à la mer et mordit son poing avec rage, et pleura comme un enfant.

Un visiteur arrivait dans les ruines du *Bucentaure* ; c'était le brave commandant l'*Infernet*.

Il avait quitté le dernier son vaisseau, percé à jour comme un crible et à demi sombré ; puis, traversant à la nage l'espace qui le séparait du *Bucentaure*, il venait associer son sort à celui de l'amiral.

— Eh ! bien, dit-il avec son flegme provençal, en embrassant Villeneuve, je suis content de ma journée, moi. *La victoire est à nous*, comme on dit dans la *Caravane*. Nous avons tué l'Angleterre, Nelson est mort.

— Ah ! ma belle flotte ! dit Villeneuve avec un soupir déchirant.

— C'est une perte de bois, dit l'*Infernet* ; nous avons toute une forêt coupée, dans le chantier du Mourillon. On fait des vaisseaux avec des arbres ; mais avec quoi fait-on Nelson ? Ce n'est pas un produit de charpentier celui-là. Et puis, regardez autour de vous, mon amiral ; l'Anglais a souffert autant que nous, il a perdu au moins quatre mille de ses plus braves marins et Nelson par-dessus le marché. Londres pleurera du sang.

Villeneuve répondit par un sourire triste, et désigna du doigt, par une large brèche du bastingage, une embarcation qui s'avancait, avec le *flag d'Angleterre*.

L'amiral Collingwood venait aussi faire sa visite à Villeneuve. Il salua respectueusement ceux qui entouraient le glorieux vaincu, et serrant la main de l'amiral français, il lui dit, sur le ton d'une extrême courtoisie :

— Mon devoir m'oblige de vous demander votre épée ; mais voici la mienne ; c'est un simple échange. Veuillez bien m'accompagner à bord du *Victory*.

Et, se tournant vers l'*Infernet*, il ajouta :

— Et vous accompagerez votre amiral, n'est-ce pas ?

— Puisque le bon Dieu le veut, dit l'*Infernet*, je lui obéis.

— Commandant l'*Infernet*, reprit Collingwood, vous vous êtes conduit en héros ; vous avez laissé démolir votre vaisseau pièce à pièce ; vous auriez pu vous rendre plus tôt sans déshonneur.

— Eh ! o, dit l'*Infernet*, *ti lei dounaren naos é pintas* (Eh oui, nous te les donnerons, nos vaisseaux, tout neufs et peints) !

Le grand poète anglais reste bien dans la nature, lorsqu'il fait éclater le rire au milieu de la plus sombre tragédie. Un accès d'hilarité folle accueillit la réponse de l'*Infernet*. L'amiral Collingwood, qui connaissait ses auteurs, ne parut pas étonné ; seulement, il demanda la traduction de la phrase, et Tonin, qui avait appris l'anglais sur les pontons, traduisit le provençal. Collingwood réfléchit quelques instants, et dit avec un grand sérieux anglais :

— *Very buffoon ! very buffoon !* (Très-bouffon.)

La tristesse retomba bientôt sur le pont du *Bucentaure*. Un détachement de marins anglais arriva, pour servir de garnison sur le vaisseau prisonnier ; et Villeneuve et l'*Infernet* suivirent seuls l'amiral Collingwood, qui s'acquitta jusqu'au bout de sa mission, avec la grâce d'un gentleman accompli.

A son lit de mort, Nelson avait ordonné que sa flotte resterait sous voile toute la nuit, sur les eaux de la victoire. MÉRY.

CHOSSES ET AUTRES

— A Chicago, Ill., il est tombé un peu de neige le 7, la première de la saison.

— Il y a en Russie 650,000 nobles héritaires, et 380,000 dont les titres expirent avec eux.

— Les loups ont dévoré 22 porceaux appartenant à un cultivateur de Westport, comté de Pope.

— L'exhibition du comté de Bagot aura lieu à St-Liboire mardi, 5 octobre prochain, au lieu du 21 septembre comme il avait été annoncé.

— Pendant le voyage du Czar à Livadia, 40,000 hommes de troupes et de police gardaient toute la ligne du chemin de fer.

— L'exposition du comté de Maskinongé aura lieu à Louiseville le 5 octobre prochain. Les amis de l'agriculture y sont invités.

— Une dépêche de Vienne dit que la Bulgarie doit proclamer son indépendance en octobre ; la Russie se prépare pour une campagne d'hiver.

— Un décret du czar de Russie vient de créer une décoration spéciale pour les femmes qui ont passé les examens et peuvent exercer la profession de médecin.

— Le maître-général des postes a permis de ranger les vignettes à gravures, pour livres et journaux illustrés, parmi les articles divers transmis au taux de 1 centin par 4 onces.

— On apprend que les Turcomans ont attaqué les Russes à Hoad-a-Kalessi et à Bouchassan, et qu'ils ont pris de grandes quantités d'armes et de provisions.

— Un nommé Charles Livingstone a entrepris de jeûner 41 jours. Il n'est rendu qu'à son troisième, et déjà ses souffrances sont telles qu'elles ne lui permettront probablement pas d'atteindre le 10e jour.

— On calcul qu'il est sorti du district des Tross-Rivières et du Saguenay pour \$200,000 de bluets cette année. Ces bluets sont expédiés en grande partie, paraît-il, vers les Etats du Sud.

— Durant la dernière saison, il est passé dans les glissoires des Chandières, 2,465 radeaux de bois de constructions, contenant en tout 68,229 pièces de bois. Il y est entré dans les estacades de la Gatineau 398,528 billes.

— On vient de découvrir une mine de phosphate sur les terres de M. Valère Magnan et Zoël de Bellefeuille, à Saint-Mathieu, dans le township de Caxton, à peu de distance de la rivière Shawinigan, dans le district des Trois-Rivières.

— En France, les taxtes indirectes ont produit, pendant la première quinzaine d'août, un excédant de 12,460,000 francs sur les estimations, ce qui fait un surplus total de 107,077,000 francs depuis le commencement de l'année.

— La loi de l'Etat de New-York regarde comme un vol le fait de s'abonner à un journal, et de refuser de le payer ; et des poursuites au criminel sont déjà commençées contre certaines personnes qui se sont rendues coupables de ce délit.

— Des statistiques officielles qui viennent de paraître, il résulte que pendant les six premiers mois de l'année actuelle, 1,236 bœufs, 1,858 moutons et 625 porcs ont été importés des Etats-Unis en France.

— La première réunion du congrès pédagogique catholique, qui se tiendra à Montréal, les 21, 22 et 23 du courant, eura lieu, le 21, à 7 heures p.m., dans la salle du cabinet de lecture paroissial, vis-à-vis le séminaire Saint-Sulpice. Les instituteurs et les institutrices qui désireront y assister seront reçus gratuitement, les premiers à l'école normale Jacques-Cartier, rue Sherbrooke, les seconds chez les dames de la Congrégation, rue Saint-Jean-Baptiste.